

Jean-Marc Lemelin

CODICILLE

FRAGMENTS

Trois compléments et six suppléments

26/10/22 – 02/02/23

I

Falsifiabilité

II

Musique

III

Art

IV

Polémique

V

Destinée

VI

Nietzsche et Heidegger

VII

Nietzsche

VIII

Lacan et Miller

IX

Vérité

Falsifiabilité

La théorie - le principe ou la pétition de principe ? - de la falsifiabilité est-elle falsifiable ? Sinon, elle n'est pas scientifique; si oui, elle est fausse !

Cette « théorie » est-elle autre chose que croyance et confiance, liturgie et fiducie, culte et mythe ?

Point de grandeur d'âme...

Musique

La musique n'a pas manqué de se mêler de politique et de philosophie. Chez les Grecs déjà, incluant la poésie, elle est la nourriture de l'âme, plus particulièrement de l'âme rationnelle ou divine. Wagner a cherché à élever la musique à un art total ou intégral par l'opéra; malgré son antisémitisme, de la musique *classique*, il a voulu faire un art *populaire*.

La révolution *musicale* est sans doute venue avec Mahler et avec le dodécaphonisme : Schoenberg, Webern, Messien, Varèse, Stockhausen, Boulez et bien d'autres moins connus ou reconnus. Tout cela seulement en Europe.

En Europe francophone et en Amérique francophone, il y a eu les chansonniers ou les chanteurs-poètes qui ont tenté de s'arracher au folklore, aux variétés ou au « musical » : Trenet, Brassens, Brel, Ferré, Ferrat, Renaud, Leclerc, Vigneault, Lèveillé, Charlebois, Dubois, etc. Musicalement, aucun n'était révolutionnaire; vocalement, certains, oui, comme Ferré.

Mais c'est surtout de côté de l'anglophonie que la musique a voulu s'associer au peuple par le folk, le country ou le western ou par le blues, le rock et ses variantes, ses dérivés ou ses marges : punk, funk, reggae, rap, etc. De Londres ou Liverpool à Seattle en passant par Dublin, quelques groupes se sont démarqués de la foule des musiciens, soit par leur guitariste soit par leur soliste, moins souvent par leur batteur.

Toutefois, c'est aussi par le jazz qu'il y a eu une tentative révolutionnaire de transformation de la musique, non pas du côté de la tendance modérée d'un Louis Armstrong ou d'un Duke Ellington, mais plutôt du côté de la tentation ou de la tentative libre ou libérée; celle qui provient de Charlie Parker et qui survient ou advient avec Ornette Coleman, John Coltrane, Anthony Braxton et Cecil Taylor, sans oublier Charles Mingus et Miles Davis, avant qu'il ne « fusionne ». Le jazz libre est inséparable du mouvement de libération des Afro-Américains, descendants d'esclaves - comme de si nombreux athlètes !

Blues, jazz, rock contre le pop !

Dans le Quadriparti du monde, se distinguent ainsi la musique classique et l'opéra ou le ballet d'une part et le blues et le jazz ou le rock d'autre part. La première mouvance est la musique des Divins et du Ciel, du paradis et d'Apollon, « le noble prince »; la seconde est la musique des Mortels et de la Terre, de l'enfer et de Dionysos, « l'ignoble peuple ». D'un côté, dominant le piano, le violon et le chant; d'un autre côté, dominant la batterie, la guitare et la chanson; d'un côté et de l'autre, il y a les cuivres. Le flamenco réunit la percussion et la guitare, le chant et la danse. Par ailleurs, cela correspond aussi à la différence entre le roman ou les discours épiques et dramatiques et le poème ou les discours lyriques et tragiques et entre l'archidiscours chevaleresque-romanesque (courtois) et l'archidiscours carnavalesque-grotesque (grivois).

- Quant aux musiques plus populaires, elles appartiennent au purgatoire ou aux limbes...

III

Art

Depuis que l'art est apparu, avant d'être connu et reconnu, c'est-à-dire il y a trois cents siècles, le statut de l'artiste d'alors demeure inconnu : était-il un intellectuel avant la lettre, un chaman, un magicien, un sorcier, un prêtre, un chef ou un simple chasseur ? On se demande encore d'où lui venait le temps de peindre de telles fresques sur les parois des grottes paléolithiques - et le talent, sinon le génie ! On ne sait toujours pas comment fonctionne l'intelligence, l'intellect : en quoi celui-ci se distingue-t-il de l'affect ?

Pour les anti-dreyfusards, l'*intelligence* (de droite, nationale, patriotique, française) s'opposait à l'*intelligentsia* (de gauche, internationale, cosmopolite, juive).

Maintenant, il est sans doute possible de déterminer quand et comment l'art s'est détaché de la religion et du culte ou le profane du sacré : processus de quelques siècles qui ont vu les artistes s'affranchir des mécènes de la noblesse ou du clergé - mais pas du mécénat d'État ! C'est donc dire que l'art n'est guère à l'abri de la politique, pas plus que la philosophie et la science. Avec les révolutions du dix-huitième siècle, l'art - plus particulièrement la littérature - a dû se définir et s'établir par rapport à l'ensemble de la société, les artistes faisant partie des intellectuels, profitant ou vivant du travail manuel des autres. Au sein de l'intelligentsia, l'artiste ou l'écrivain s'est voulu ou a vécu à l'avant-garde.

C'est sans doute avec les surréalistes du vingtième siècle que la situation est clairement apparue : l'art comme l'avant-garde de la politique et de la philosophie - l'avant-garde de l'avant-garde ! C'est ainsi que le surréalisme français, comme le formalisme russe et le futurisme italien, s'est situé par rapport à l'anarchisme, au socialisme et au communisme, mais aussi par rapport au fascisme, au nazisme et au nihilisme - positivement ou négativement... Environ cinquante années plus tard, les situationnistes se sont aussi ou ainsi autrement *situés*.

En fait, avant les surréalistes, il y avait eu les dadaïstes et avant les situationnistes, il y avait eu les lettristes. Tous ces mouvements - qui ne sont pas des écoles - ont en commun leur caractère cosmopolite, des deux côtés de l'océan Atlantique, de l'Europe à l'Amérique, de Paris à New York. Ils se sont définis comme révolutionnaires.

Mais il se peut que l'art pour l'art - qui se disait apolitique - ait été plus révolutionnaire que l'art social ou engagé, de Zola à Sartre, et donc que la véritable avant-garde littéraire provienne de Flaubert et de Mallarmé. Peut-être que cette avant-garde était vraiment davantage philosophique (ontologique) que politique (ontique) : de la *région* ontologique plutôt que du *domaine* ontique {Derrida}.

C'est surtout avec le marxisme que l'avant-garde artistique (en littérature ou en peinture) a dû négocier politiquement et philosophiquement. Il s'agit du rapport entre la superstructure (idéologique) et l'infrastructure (économique). Se sont ainsi confrontées : la théorie du reflet (ou de la réfraction), la théorie de l'aliénation (ou de la réification) et la théorie de l'idéologie (ou de la représentation); aucune ne s'est

véritablement imposée et n'a disposé des deux autres.

L'art conceptuel - qui allie peinture et littérature, politique et philosophie, sociologie et psychologie - est certes *conceptuel*, mais est-il encore *artistique*, l'*éthique* s'y donnant comme une *esthétique* ? Le *mimétique* - pour la Théorie critique - ne s'oppose-t-il pas au *conceptuel* ?

L'art - surtout la littérature - est relativement autonome, mais jusqu'à quel point est-il indépendant ?

Le réalisme socialiste, le formalisme fasciste, la sculpture monumentale, l'architecture colossale, la propagande architecturale, la publicité spectaculaire, le cinéma de circonstance policière, militaire, guerrière, génocidaire, voilà autant de tentatives ou d'entreprises de

négociation ou de compromission entre l'art et la politique, autant de tendances ou de tentations. Il y en a certainement beaucoup d'autres ailleurs qu'en Europe et en Amérique, autour du Pacifique.

L'art - comme le monde - est un archipel !

Certes, avec les « Études culturelles », qui s'inspirent d'une version édulcorée ou évaporée de la Théorie critique de l'École de Francfort et où s'affiche le culturalisme le plus forcené, on a tendance à identifier l'avant-garde et le contemporain : « C'est nouveau, ça vient de sortir! » Or, le contemporain n'est sans doute pas le présent; ce n'est pas une époque; c'est la triple articulation du passé (antiquaire ou documentaire), du présent (critique ou polémique) et du futur (colossal ou monumental) : du temps et de l'espace - de la quatrième dimension de l'espace et de la quatrième dimension du temps...

Polémique

Il y a *du* polémique, mais *la* polémique est peut-être stérile, servile et inutile. Personne ne peut nier qu'il y a la guerre, la lutte, le conflit, le combat, la confrontation, l'antagonisme (selon le schéma antagonique de la sémiotique étendue par la pragmatique) : le *polemos*, depuis Héraclite. Mais aussitôt l'on voit *une* polémique entre Héraclite et Parménide, entre Platon et Aristote, entre Augustin et Thomas d'Aquin, entre Descartes et la scolastique, entre Kant et Hegel, entre Marx et les jeunes hégéliens, entre Schopenhauer et Nietzsche, entre Cassirer et Heidegger, entre Derrida et Foucault ou Lacan, entre Badiou et Deleuze ou Laruelle, entre les sophistes et les philosophes, entre les stoïciens et les sceptiques, entre les dogmatistes et les relativistes, entre les nominalistes et les réalistes, entre les idéalistes et les

matérialistes, entre les intentionnalistes et les fonctionnalistes, entre les essentialistes et les existentialistes, entre les naturalistes et les culturalistes, entre les constructivistes et les déconstructivistes, etc.

Surcharge ou surenchère, à brûle-pourpoint ou à l'emporte-pièce, la polémique ne peut être scientifique ou philosophique; elle ne peut qu'être idéologique ou littéraire. Elle est très souvent fondamentalement politique, nationale, nationaliste, voire raciste : s'opposent Athènes et Rome, comme l'Allemagne et la France ou la culture et la civilisation. Dans la polémique s'énonce la volonté de puissance, c'est-à-dire la défense ou l'attaque des valeurs d'une même axiologie ou entre deux axiologies; le nihilisme est alors défensif (la « pitié ») ou offensif (la « piété » ou la « dignité »). Selon la conjoncture ou la conjecture, la structure de la polémique peut se distinguer ou non de celle de la critique : la

polémique combat d'abord les personnes ou les personnalités, les caractères ou les tempéraments, tandis que la critique débat des faits et des idées ou des notions, des concepts et des catégories ou des systèmes.

Aussi longtemps qu'une polémique demeure individuelle, elle reste inoffensive; elle n'est guère dangereuse. Au contraire, lorsqu'elle devient collective, elle risque le pire. Il en est ainsi des diatribes, des factums, des libelles, des pamphlets ou des satires contre les Juifs, contre les Arabes, contre les Noirs, etc. La campagne de haine appelle alors au crime, au meurtre, à la guerre, au massacre, au pogrom, au génocide. Certes, il y a un monde entre les écrits et les passages à l'acte criminel, entre la fiction et l'action; mais la frontière peut être aisément franchie, non pas par les auteurs, mais par les lecteurs ou les spectateurs transformés en promoteurs ou en acteurs. Toutefois, il y a

d'autres polémiques tout aussi périlleuses : pour les Aryens, pour les WASPs, pour les Blancs...

Cependant, dans toute polémique (*pour* et/ou *contre* ?) - selon diverses formes, formules ou formulations, dans différentes figures, figurations ou configurations et sous disparates formats : propos, sermons, slogans, graffitis, affiches, lettres, articles, journaux, revues, magazines, tracts, brochures, bouquins, opuscules, plaquettes, pavés, panneaux, pancartes, placards, enseignes, etc. - n'y a-t-il pas de la paranoïa : Meschonnic, Farias, Faye, Rastier, Domeracki, Losurdo, Bouveresse ?

- Et qui dit paranoïa dit jalousie, envie, haine !

Destinée

Les philosophes écrivent pour les philosophes, les psychanalystes pour les psychanalystes et les scientifiques pour les scientifiques. Parmi les écrivains, il y a ceux qui écrivent pour le soi-disant grand public, c'est-à-dire le marché de la grande production selon la sociologie relationnelle d'un Bourdieu; il y a ceux qui écrivent pour leurs pairs et donc pour le marché de la production restreinte. Brecht disait qu'un écrivain qui n'a rien à apprendre aux autres écrivains n'a rien à apprendre à personne. Il y a donc les écrits ésotériques et les écrits exotériques.

Une nouvelle discipline comme la pragmatique - de Terre-Neuve au Québec, du Canada à la France ou de l'Amérique à l'Europe et sans nul ressentiment - s'adresse ou se destine au philosophe et au psychanalyste, au biologiste et à l'anthropologue, au paléontologue et au paléoanthropologue, à l'historien et au préhistorien, à l'économiste et au sociologue, au linguiste et au sémioticien, au littéraire et au technicien, à l'expert et au néophyte, au maître et au disciple, au professeur et à l'étudiant, au pédagogue et à l'élève, au savant (Ducasse) et au voyant (Rimbaud), à l'artiste et à l'écrivain, au poète et au prophète, à l'esthète et à l'ascète, au sage et au saint, au seigneur et au serviteur, au précurseur et au suiveur, à l'initiateur et au successeur, à l'inspireur et à l'imitateur, à l'annonciateur ou au dénonciateur, au dilettante et à l'amoureux - d'un sexe ou de l'autre ! Elle n'est pourtant ni éclectique ni élitique, ni exotérique ni ésotérique.

- L'homologie n'est pas l'amalgame.

La pragmatique n'est pas une théorie de la connaissance (une gnoséologie), une théorie de la science (une épistémologie) et une théorie de la conscience (une phénoménologie); parce que *grammatique*, elle n'est pas *pragmatiste*. C'est la théorie pratique du savoir, la théorie pratique du pouvoir et la théorie pratique du valoir et du falloir. Toutefois, elle ne néglige ni le vouloir ni le devoir, ni non plus le croire; elle est aux prises avec les modalités (les auxiliaires, les semi-auxiliaires et les pro-verbos comme « aller », « venir » et « faire »), avec l'actance (les noms) et avec la valence (les verbes).

Ni postmoderniste ni poststructuraliste, la (pra)grammatique - « métamoderniste » et « métastructuraliste » ou « noniste » (questionneuse de tout *-isme*) ? - n'est pas une analyse du *discours* mais une analyse de la *parole* : les particules, les grammèmes et les phatèmes ou les marqueurs de la voix, du rythme et du récit.

- Style, texte, « archétexte » : *signature* !

De l'enseignement à la transmission (ésotérique ou exotérique) et à l'abri ou à l'épreuve de la pulsion scopique ou épistémophilique et donc (ou c'est-à-dire) de l'académisme du Discours de l'Universitaire (qu'il soit philosophique ou scientifique, biologique ou anthropologique, psychologique ou sociologique), la pragrammatique n'a pas de pairs et elle ne produit donc pas pour les pairs, dont elle pourrait espérer une quelconque reconnaissance, un certain prestige, une vaine gloire, celle du Discours du Maître (politique ou idéologique, religieux ou

scolaire, psychiatrique ou forensique, juridique ou diplomatique, militaire ou policier, régalien ou souverain); elle n'est ni maîtrise ni trahison, ni prêtrise ni interprêtrise, ni pédagogie ni démagogie et autres bêtises ou sottises...

La destinée de la pragmatique tient davantage (de l'amour) du destin que de la destination (de l'amoureux); il n'y a pas de prédestination du destinataire et du destinataire...

Énonciateur ou sujet de l'énoncé (ou du dit), la pragmatique est d'abord son propre énonciataire; avenant ou revenant, advenant ou survenant, intervenant ou contrevenant, viendra le sujet de l'énonciation (ou du dire) : le tiers - l'impair !

Nietzsche et Heidegger

De Freud à Lacan, de Nietzsche à Foucault, de Heidegger à Derrida et de Sartre à Badiou, la statue, le statut et la stature de la vérité ont été interrogés, questionnés et remis en question. Cependant, ce sont tous des auteurs discutés et disputés, contestés et controversés, plus particulièrement Nietzsche (*La volonté de puissance*) et Heidegger (*les Cahiers noirs*); surtout parce que le nazisme s'est réclamé du premier et que le second s'est réclamé du nazisme autour de 1933, sans doute avant et sûrement après.

Ces deux-là partagent à peu près le même complexe de supériorité du génie : « le grand style », « le grand rythme », « le grand caractère », « le grand homme », « le grand guide », « le grand parti » (contre « les petits partis »), « le grand laboratoire », « le grand danger », « le grand soupçon », « le grand sérieux », « le grand mépris », « le grand désir », « le grand amour », « le grand midi », « la grande heure », « la grande lumière », « la grande politique » (contre « la petite politique » des partis, des politiciens et des hommes politiques), « la grande bêtise », « la grande sottise », « la grande ambition », « la grande liberté », « la grande harmonie », « la grande promesse », « la grande passion », « la grande douleur », « la grande souffrance », « la grande connaissance », « la grande raison » (le corps par rapport à « la petite raison » de l'esprit), « la grande pensée », « la grande santé » - la grandeur : le grandement, le grandiose, le grandiloquent !

Cependant, il se peut que ce complexe de supériorité personnelle et intellectuelle - mégalomanie ou pathogénie ? - soit le masque ou la marque d'un complexe d'infériorité professionnelle et (homo)sexuelle..

C'est pourquoi il y a autant de polémiques à leur sujet; les interprétations divergent, allant de l'ignorance - ne pas les lire - au refus ou au rejet - les interdire - ou bien à l'aveuglement ou à la mauvaise foi, à la naïveté ou à la lâcheté, à la fausse ou à la mauvaise conscience (voire à la bonne) - faire comme s'il n'y avait pas eu le national-socialisme, selon « l'herméneutique de l'innocence » ou « de l'innocence du devenir » [Losurdo, Bouveresse].

Comment peut-on arriver à transcender toutes ces positions ou ces oppositions, toutes ces suppositions ou ces dispositions ? Par quelle apposition ou interposition ou par quelle préposition (préfixe) ou proposition (suffixe) ?

- Par quel *dispositif* ?

« Le génie du cœur. »

[Nietzsche, Jaspers]

Nietzsche

Qu'il soit le premier *philosophe* « à coups de marteau » ou non, ou bien qu'il soit le dernier *métaphysicien* ou pas, il y a chez Nietzsche le *savant* - mal gré : à cause de ou contre lui (Apollon ?) - et le *voyant* - bon gré : grâce à ou pour lui (Dionysos ?) - : n'affirme-t-il pas lui-même, dans *Ecce Homo*, qu'il est « un double » (*Doppelgänger*) ?

D'une part, il y a donc de la *science* (et de la philosophie) : physique, chimie, botanique, biologie, zoologie, anthropologie, ethnologie, linguistique, physiologie, psychologie, « médecine » - « valeurs vécues » (inversion, transvaluation ou transmutation des valeurs morales, religieuses, idéalistes, nihilistes) ou ce qui peut apposer ou apparenter la thèse ou

l'hypothèse de la volonté de puissance comme « métaphilosophie » [Granier] à la métapsychologie : l'inconscient, les instincts, les principes, les pulsions, les passions, les affects, etc.

D'autre part, il y a aussi de l'*idéologie* (et de la littérature) : la doctrine ou la cosmogonie de l'éternel retour du même, la discipline du surhomme (ou du « surhumain »), le culte ou le « problème » de la hiérarchie, l'héroïsme, le bellicisme, le militarisme, le césarisme, le colonialisme, l'aristocratisme, l'antidémocratisme, l'obscurantisme, l'élitisme, l'égoïsme, l'égocentrisme, le cynisme, l'eugénisme, l'esclavagisme, le darwinisme social (?), le transhumanisme (...), peut-être l'antisémitisme - ou l'*antijudaïsme*, tout au moins dans sa jeunesse wagnérienne, selon Losurdo -, sans doute le racisme, certes le sexisme - « idées reçues » [Wotling] ou ce qui a pu inspirer ou

ressembler à la politique nazie, le nazisme des « Maîtres de la Terre » ou de la « Race des Seigneurs ».

Alors que Nietzsche - « esprit libre » (clandestin) et non « libre penseur » (libertin) : réactionnaire ou contre-révolutionnaire, rebelle ou hors-la-loi, révolté ou survolté ? - est l'ennemi de l'anarchisme et du communisme, du socialisme et du capitalisme et qu'il est l'adversaire de l'anarchie et de la démocratie autant que de la subversion et de la révolution, opposant l'*élévation* par le dressage à l'*élevage* par la domestication, d'aucuns le considèrent comme on ne peut plus politique (*totus politicus*) ou de droite et d'autres, comme apolitique ou de gauche. Tous ont tort et raison...

- Des œuvres aux fragments (posthumes) et des aphorismes aux préceptes ou des maximes aux sentences, le savant (incroyant) ne se réduit pas au voyant, le scientifique à l'idéologue, le « métaphilosophe » (l'auteur) à l'homme (la « persona »), le Soi (du) penseur (le créateur) au Moi (de l') acteur (la créature), la *personne* à la *première personne* : Nietzsche à Friedrich Wilhelm, alias Fritz !

En même temps, de la philologie à la généalogie - ou de la *topologie* à la *typologie* {Deleuze} en passant par la physiologie - et en rupture d'abord avec Socrate et Euripide et ensuite avec Wagner (le nihilisme actif ?) et Schopenhauer (le nihilisme passif ?), il y a la critique de la morale (transformant la moralité en mentalité) et de la décadence (idéaliste) ou de l'idéal (ascétique) et de la religion, surtout du christianisme et du monothéisme; à l'éthique est opposée l'esthétique, qui est « une physiologie

appliquée » : l'art, la musique, la danse, la poésie, la tragédie.

Entre le nihilisme passif (le regret, le remords, le repentir, la résignation, la renonciation, la rancune, la rancœur, le ressentiment) et le nihilisme actif (la réclamation, la revendication, la réquisition, la requête) ou réactif (la revanche, la vengeance, la vendetta, la vindicte) ou entre la volonté de puissance négative (oppositive ou descendante) et la volonté de puissance assertive (positive ou ascendante), mais sans consolation ou distraction, Nietzsche hésite, oscille, se balance; il est déchiré, lacéré ou « écartelé » entre l'instinct de conservation et l'instinct de destruction, par les pulsions de vie et la pulsion de mort.

Dans la (mé)connaissance politique ou idéologique et guère philosophique ou scientifique de l'histoire (*Geschichte*), Nietzsche se fait alors *croyant* - bon gré mal gré ou de son plein gré ! *Croyance* (impie, païenne, artistique, esthétique) et non point *foi* (pieuse, chrétienne, théologique, éthique). Alors que le voyant (même « malvoyant », « borgne » ou « aveugle » : poète ou prophète) est du côté de la transcendance de la nature ou des « valeurs naturelles » (universelles) et que le savant (analyste ou interprète) est du côté de l'immanence de la culture ou des « valeurs culturelles » (particulières), le croyant (« prêtre » ou « interprète ») est du côté de l'imminence de la posture ou des « valeurs posturales » (singulières) :

Nature ← Culture

↑

Posture

Voyant ← Savant

↑

Croyant

Philosophe-prophète ← Philosophe-médecin

↑

Philosophe-artiste

Maladie/Pathologie ← Santé/Médecine

↑

« Grande santé »

Génie/Folie

(Inceste/Pédérastie/Syphilis ?)

[...]

La volonté de puissance a un aspect ontique ou empirique et un aspect ontologique ou transcendantal et elle est distincte ou non du pouvoir, de la domination et de l'autorité. Est-ce le principe, la vie, la nature, l'instinct, l'homme, la Terre, le monde, l'étant, l'interprétation {Müller-Lauter} ou l'Être et la Vérité, l'esprit et la liberté {Granier} ? Est-ce la *puissance* de/par la volonté ou la *volonté* de/par la puissance ? Et est-ce une cosmologie ou une ontologie ? Quant à l'éternel retour du même, est-ce : un mythe, un mystère, un miracle, un souhait, un désir, un songe, un rêve, une rêverie, une révélation, un fantasma, une fantaisie, une fantasmagorie, une métaphore, une allégorie, une parabole, un paradoxe, un drame, un conte, une fable, une légende, un délire, de la magie, de la mystique, de la mythologie ou le sens, la sensation, le sentiment du déjà-vu, du déjà-venu, du déjà-vécu - vision ou pressentiment, destin ou déclin ? Est-ce le *retour* éternel - la

réincarnation, de moment en moment... - ou l'éternel retour - la répétition, de récurrence en récurrence ? Ou est-ce une conception du temps comme éternité - en un instant ou en un clin d'œil (*Augenblick*) ! - ou de l'éternité comme non-temporalité, comme non-temps continuuel, perpétuel, sempiternel : immortel ?

De la proclamation de la mort de Dieu à la prophétie du surhomme et à l'affût de tout (le) nihilisme, l'éternel retour du même (existence dominante ?) et la volonté de puissance (essence déterminante ?), qui constituent sans aucun doute la problématique centrale et capitale de la pensée nietzschéenne, ne seraient-ils pas *surdéterminés* par la force, par l'optique, par le perspectivisme, par la « sphère perspective » [Stambaugh], comme le seraient respectivement Apollon et Dionysos par Zarathoustra ou les Olympiens par les Titans ? De *La Naissance de la tragédie* à *Ecce Homo* et d'un long segment thymique à l'autre (ascendant ou

descendant, montant ou déclinant, euphorique ou dysphorique), *Ainsi parlait Zarathoustra* n'est-il pas la *césure* de toute l'œuvre de Nietzsche ?

Contre ou tout contre l'extrême ou le suprême individualisme nietzschéen - cet individualisme *absolu*, comme celui de Sade, se fondant sur la domination de la *nature* et sur la nature de la *domination*, même s'il est *culturel* - n'y aurait-il pas la déroute (transindividuelle et non bergère ou moutonnière) du principe d'individuation (*principium individuationis*) dans l'euphorie et l'emphorie ou la frénésie, ainsi que dérive du principe de contradiction ?

Par contre, active ou passive, cette déroute peut être positive : sport, spectacle, kermesse, banquet, bacchanale, bal, mascarade, fête, foire, festin, festival, carnaval, travail, sexualité; elle peut aussi être négative : guerre, religion (cloîtres, couvents, monastères, sanctuaires,

abbayes), superstition, procession, parade, défilé, cortège, convoi, caserne, camp, prison, mafia, pègre, gang, bande, horde, meute, troupeau..

En guerre contre la fécondité (le travail, la production) et contre la souveraineté (la morale, la religion) et dans sa lutte axiologique et généalogique contre l'instinct, l'esprit ou le sentiment grégaire - la bête de/du troupeau, le « tatouage », le bétail marqué au fer rouge -, Nietzsche n'est-il pas l'ennemi ou l'adversaire du conforme, de l'uniforme, du numéro, du compte, de la coutume, du costume, de la mode, des mœurs, des normes et des dogmes ?

- Nietzsche ou le guerrier amoral ou immoral, l'animal ou l'homme monstrueux, le suranimal ou le surhomme : « Dieu est mort, Père est mort, Chose est mort; vive Surhomme ! »¹

¹ Mort et meurtre : meurtre de Dieu {Nietzsche}, meurtre du Père de la horde primitive {Freud}, meurtre du Nom-du-Père {Lacan}...

« - Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ?... »

Le Gai Savoir

1882

Préface à la seconde édition 2 : automne 1886

(Traduction de Patrick Wotling)

[Traduction d'Alexandre Vialatte : « ait recouvré »]

Lacan et Miller

Depuis sa fondation, la psychanalyse a toujours été aux prises avec l'institution : instituts, associations, sociétés, écoles, salons, groupes, cercles, forums, factions, sections, sectes, etc. Et qui dit *institution* dit et redit *scission*. Freud s'est éloigné ou séparé d'Adler, qui confondait la pulsion (de mort ?) et la volonté de puissance, et de Jung, pour qui la libido n'était pas sexuelle et qui postulait un inconscient collectif. L'International Psychoanalytical Association (IPA), de Londres à New York, a été le lieu de nombreuses exclusions. En France et entres autres, il y a eu la Société française de psychanalyse (SFP), la Société psychanalytique de Paris (SPP), l'École freudienne de Paris (EFP : fondée en 1964 par Lacan et dissoute par lui en 1980). Il y a maintenant l'École de la Cause freudienne (ECF), l'École

européenne de psychanalyse, l'Association lacanienne internationale et l'Association mondiale de psychanalyse, qui élargissent le « champ freudien » au « champ lacanien ». Deux personnages y ont joué et/ou y jouent encore un très grand rôle : Jacques Lacan et son gendre, Jacques-Alain Miller.

Étant donné la division du sujet - « division tragique » [Andreas-Salomé] : agonique, protagonique, antagonique -, la psychanalyse ne peut elle-même qu'être divisée. Elle est à la fois une théorie et une pratique ou une thérapie, celle-ci ayant un aspect thérapeutique (pour les patients ou les analysants) et un aspect didactique (pour les agents ou les analystes); la théorie se distingue de la clinique ou de la technique, mais elle en est inséparable. Le concept fondamental de la psychanalyse est évidemment l'inconscient; étant une métapsychologie, elle n'est ni une psychologie ni une philosophie, ni non plus une

phénoménologie (sauf pour un Binswanger); nombre de phénoménologues, de Husserl à Sartre, rejettent l'existence de l'inconscient au profit d'une conscience on ne peut plus élargie ou étendue et profonde.

Alors que chez Lacan domine finalement la topologie, chez Miller, c'est l'épistémologie. Ex-artisan des *Cahiers pour l'Analyse* et ex-partisan de Mao, Miller a tendance à éloigner de plus en plus Lacan de Freud; c'est un fondateur, un promoteur et un organisateur. À tort ou à raison, il voit chez Lacan un passage ou une transition de la vérité et de l'inconscient au savoir et à la science, la transmission ayant lieu par le mathème et par la passe. Le mathème de la passe prévaut sur le poème de l'impasse, sur le pathème; il n'y a pas de passe du poème ou de poème de la passe; la politique prime sur le poétique, au risque de l'impasse du mathème ou de la passe.

- L'impair trouble, partage et divise les pairs !

Selon Miller, Lacan aurait déclaré ou déclamé à Bruxelles : « La psychanalyse est une escroquerie. » Pour d'autres, c'est une imposture ou une supercherie. Lacan n'était pas à court de boutades et de calembours, de mots-valises et de jeux de mots : ce ne sont pas des concepts; mais ce n'était pas un escroc ou un imposteur, une canaille ou une crapule, un charlatan ou un orviétan - malgré les biographes ou les historiens de la psychanalyse en mal de scandales et d'anecdotes, de blagues et de rumeurs. Ses *Séminaires*, ses *Écrits* et ses *Autres écrits* (dont « Radiophonie », « L'étourdit » et « Télévision », surtout autour de 1970) en sont les preuves encore vivantes.

Certes, il y a des énigmes et des paradoxes; il y a du mi-dire, qui peut être source de malentendus. C'est qu'il y a le « malêtre », le « désêtre » ou le « parêtre » du « parlêtre »; c'est qu'il y a l'inconscient « structuré comme un langage »; c'est qu'il y a le sujet barré, biffé, divisé - Dividu (*dividuum*) !

« Moi, la vérité, je parle. »

[Lacan]

Vérité

Qu'en est-il de la vérité ?

Pour d'aucuns, LA Vérité n'existe pas, comme LA Femme n'existe pas, ou que la vérité est femme.

- Nous n'en débattons point ici [...]

Pour la métaphysique, la logique et la philosophie de l'esprit ou du langage, la vérité est l'adéquation entre les mots et les choses, entre la lettre et l'esprit, entre le signifié et le référent, entre la proposition et la (dis)position, entre la (re)présentation et la réalité, entre l'abstrait et le concret, entre le concept et le phénomène, entre l'essence et l'existence. Qui dit adéquation dit équation, exactitude, rectitude, certitude. Cependant, la certitude peut venir de la croyance (religieuse)

ou de la connaissance (scientifique), du croire ou du savoir. Comment peut-on croire en ce qui est faux, sinon dans l'abnégation ou la dénégation : « Je sais bien que ce [la religion] n'est pas vrai, mais j'y crois quand même » [Croce] ?

La vérité comme référence et dénotation se distinguerait de la fausseté et de l'illusion, de l'apparence et de la (vrai)semblance, de la ressemblance et de la correspondance, de la conformité et de l'amalgame, de l'homologie et de l'analogie, de la fiction (ou de la « faction ») et du fantasme, de la parodie et de la fantaisie et donc de l'erreur (qui peut mener à la terreur et à l'horreur); elle serait véracité et véridiction; ce serait la valeur par excellence : vérité de la valeur et valeur de la vérité - valeur de la valeur !

Quand il est question de la vérité, il importe de ne point confondre les raisons (pourquoi ?) et les motifs (car) ou les motivations (parce que), les causes (avant) et les effets ou les conséquences (après), les projets ou les programmes (comment ?) et les buts (pour quoi ?), les moyens et les fins. Il s'impose aussi de ne pas confondre non plus le vrai avec le bien, le bon et le beau. Contre les mensonges et les préjugés, la vérité - « Le service de la vérité est le plus dur service » [Nietzsche : cité par Granier en exergue de *Le problème de la Vérité dans la philosophie de Nietzsche* (dédié à Ricoeur en 1966)] - implique des facteurs - « Le facteur de la vérité » [Derrida] - et des fonctions, des critères et des caractères : qui et quoi, où et quand ? Cohérence et cohésion, validité et viabilité, probité et intégrité, rigueur et vigueur, justesse et justice ! Véridiction et vérification, valorisation et validation...

L'on ne peut se contenter d'affirmer que le réel est rationnel ou que le rationnel est réel, car le statut de la réalité est problématique : est-ce l'univers, le monde, la chose, la *res* ? En quoi le rêve ou la rêverie ne tiennent-ils pas de la réalité ? La topologie lacanienne n'identifie pas la réalité (possible) et le Réel (impossible), la possibilité de la *relation* sexuelle (« l'acte ») et l'impossibilité du *rapport* sexuel (« le pacte »). Il y a ainsi de l'impuissance, de l'errance, de la non-vérité : voilement et dévoilement, cèlement et décèlement, couvert et ouvert ou découvert.

- La découverte n'est pas l'invention et l'innovation n'est pas l'adaptation.

C'est pourquoi, pour la pragmatique, la vérité n'est ni objective (les faits, les événements) ni subjective (les valeurs, les jugements); elle est transsubjective. Qu'elle vienne ou advienne à la présence (physique et non métaphysique, sémiotique et non séméiologique) par l'induction ou la déduction, par la réduction ou l'abduction {Peirce}, par la conduction ou la production, la vérité est (triple) articulation : il y a articulation de la vérité, du *fondement* (la singularité de l'affirmation et l'affirmation de la singularité) à la *fondation* (la particularité ou l'universalité de l'assertion ou de la négation et l'assertion ou la négation de la particularité ou de l'universalité), donc de la schématisation (les *schèmes* notionnels ou idéels de l'imagination) à la formalisation (les *schémas* conceptuels ou catégoriques de l'entendement) et ainsi de la passion (l'agonistique) à l'action (la logistique); et ce, dans la plus totale finitude et sans finalité (téléologie ou

eschatologie, salut ou jugement dernier, paradis terrestre ou céleste).

- La (sur)détermination n'est pas déterministe.

Ni inférieur ni supérieur, ni profond ni superficiel, le fondement est souterrain : sans fond(s) ou tréfonds, c'est un laboratoire, un labyrinthe souterrain et volumineux; c'est en quoi le fondamental est radical : à la racine et à l'origine ! C'est pourquoi l'accès pragmatique au fondement est non pas remontée ou ascension vers le suprasensible et l'intelligible, mais descente ou enfoncement dans le sensible et le concupiscible. C'est-à-dire qu'il y a là la *saisie* ou le *regard* d'en haut provenant ou prévenant du Ciel des Divins (l'au-delà) et qu'il y a ici la *visée* ou la *voix* d'en bas advenant ou survenant de la Terre des Mortels (l'en-deçà).

La place de la vérité varie selon les quatre Discours, qui sont « l'envers de la psychanalyse » : le Discours du Maître (gouverner, juger), le Discours de l'Universitaire (éduquer, enseigner), le Discours de l'Hystérique (aimer) et le Discours de l'Analyste (analyser). Dans cette topologie, les autres places sont l'agent, l'autre et la production et les termes sont le signifiant-maître (S1), le savoir (S2), le sujet (barré) et le plus-de-jouir (l'objet a). De l'analysant à l'analyste et de l'analyste à l'analysé, l'analyse de la vérité est in(dé)terminée, voire in(dé)terminable. Quant à la vérité de l'analyse, elle est volonté de vérité...

La vérité est inséparable de la parole, de l'être de la parole et de la parole de l'être : du « parlêtre ». Si la pensée est l'être (avenir et devenir, provenir et parvenir, advenir et survenir), c'est par le « parlêtre » seul.

- Dans la passion du monde et de la vie et dans la passion du sens et de la vérité, la *Théorie pratique*, comme la « philosophie pratique » ou la « pensée de l'être », a lieu dans la solitude et la finitude.

« La vérité, l'âpre vérité. »

[Danton, Stendhal]